

Louis van Delft

## Les Spectateurs de la vie. L'âge des moralistes



Né le 24.3.1938. Agrégation lettres modernes; Doctorat 3e cycle; Doctorat d'Etat. Professeur à l'Université Paris X-Nanterre. Critique dramatique de *Commentaire*. Boursier de la Fondation A. von Humboldt. Lauréat de l'Académie française (Prix Bordin, 1983), de la Fondation A. von Humboldt (*Preis für die wissenschaftliche Zusammenarbeit zwischen Deutschland und Frankreich*, 1988). Détachements à Yale U., McGill U., U. de Yaoundé, Harvard U. Missions (Affaires Etrangères) en Allemagne, Cameroun, Canada, République tchèque, Afrique du sud, Norvège. Professeur invité aux Universités de Jérusalem, Düsseldorf, Eichstätt, Bar-Ilan, Pise. Auteur de *La Bruyère moraliste* (1971); *Le Moraliste classique. Essai de définition et de typologie* (1982); *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique* (1993); *La Bruyère ou du Spectateur* (1996); *Le Théâtre en feu* (1997); éditeur, notamment, de *L'Esprit et la lettre* (1991); des *Caractères* de La Bruyère (1997); auteur d'une centaine d'articles sur la littérature française de l'âge classique, les moralistes européens, le théâtre contemporain. — Adresse: Université Paris X — Nanterre, U.F.R. LLPhi, 200, Avenue de la République, F-92001 Nanterre Cédex.

J'ai mis à profit mon séjour au *Wissenschaftskolleg*, d'une part pour parachever un certain nombre de projets déjà très avancés dans leur réalisation et pour mettre en chantier une chronique de *Commentaire* sur le théâtre à Berlin; d'autre part pour progresser autant qu'il se pouvait dans la conception et la rédaction de mon livre sur les «Spectateurs de la vie» (Montaigne) — plutôt que sur les «philosophes de la vie» [*Lebensphilosophen*] (Dilthey) — que sont les moralistes européens dans la période qui s'étend entre la Renaissance et la Révolution française.

C'est ainsi que j'ai mis la dernière main à mon édition des *Caractères* de La Bruyère, qui doit paraître, à l'automne 1997, à l'Imprimerie Nationale; terminé d'écrire le chapitre «Le fragment et les formes

brèves» pour *l'Histoire de la France littéraire*, à paraître aux Presses Universitaires de France; rédigé une chronique pour *Commentaire*: «Mémoire du Grand Siècle: Jean-Marie Villégier ou l'honneur de la mise en scène»; mis en forme le manuscrit de 14 de mes chroniques dramatiques qui doivent paraître chez Gunter Narr, fin 1997, sous le titre *Le Théâtre en feu. Le grand jeu du théâtre contemporain*. J'ai présenté des communications à des colloques à Londres, Paris et Victoria, organisé la journée du Congrès de l'Association Internationale des Etudes Françaises sur «L'état des études françaises dans le monde», dont on m'a confié la présidence, donné quelques conférences en Allemagne, en Hollande et au Canada.

En ce qui concerne mon principal projet, le quatrième et dernier volet de mon enquête sur les moralistes français et européens de l'âge classique, outre de très nombreuses lectures complémentaires, l'avancée essentielle de l'année consiste en une salubre simplification. Je me suis aperçu que le projet, tel qu'il était conçu au départ, était trop ambitieux, et qu'il était en son principe encyclopédique. Or, je ne crois plus qu'aux livres qui savent aller à l'essentiel, à l'instar même de ces formes brèves qu'affectionnent particulièrement les auteurs sur lesquels porte précisément ma recherche. Du reste, j'ai publié, fin 1996, un petit volume intitulé *La Bruyère ou du Spectateur* (Paris/Seattle/Tübingen, Papers on French Seventeenth Century Literature, Biblio 17, n° 96), qui compte très exactement 43 pages, qui pourrait bien être ce que j'ai publié de moins mauvais, et qui m'a coûté, au fond, une trentaine d'années de travail. Ayant parcouru encore, cette année, grâce à l'excellente organisation de la bibliothèque du *Kolleg* (merci encore, chère Marianne Buck!), d'innombrables «pavés» de milliers et de milliers de pages, comparables à ces mornes «landes» dont parle un bon auteur du XVIIe siècle (le P. Le Moyne), je ne crois plus, en ces temps de terrible inflation éditoriale, qu'aux auteurs qui savent exprimer leur pensée en un nombre raisonnable de pages, ce qui est d'ailleurs la pierre de touche que cette pensée existe, qu'elle est autre chose qu'une laborieuse compilation, qu'un resassement, voire la simple quête d'une pensée.

J'ai donc pris le parti de condenser et de concentrer, autant que faire se peut, mon propos. Une introduction établira l'existence de ce qu'on peut appeler le «Spectateur pérenne». Il s'agit là essentiellement d'un type, si l'on veut, d'un caractère. On peut penser ici à des auteurs ou des penseurs, dès l'Antiquité, tels qu'Aristote, Galien, Démocrite, Térence, Lucien, Pétrone, Juvénal, Plaute. Ce sont des «naturalistes» avant la lettre. Ce qui les intéresse, c'est le monde sublunaire, la comédie humaine en tant que purement humaine, le savoir positif, l'inspection ou l'anatomie au sens le plus littéral. Déjà le plan du divin et le plan proprement

humain sont clairement dissociés chez eux. Ils s'en tiennent, déjà, au monde *hic et nunc*.

La religion chrétienne, toutefois, accentue très fortement la visée théocentrique. Pendant de longs siècles, pendant tout le Moyen Âge, jusqu'à la Renaissance et même au-delà, l'axe anthropocentrique se trouve comme estompé. Et cela, quand bien même certains esprits, tel Chaucer, les auteurs de fabliaux, par exemple, nous apparaissent aujourd'hui comme déjà singulièrement détachés de l'*auctoritas* spirituelle. Au cours de cette longue suite de siècles, c'est la «cosmographie théologique», celle d'un Dante, celle figurée par un Buffalmacco au Camposanto de Pise, qui prime.

Dans la Première partie, enfin simplifiée, de mon ouvrage, j'étudierai précisément le passage du théâtre de l'univers au spectacle du monde. Cela me conduira à définir les divers niveaux de signification du terme *theatrum*, que nous, modernes, assimilons trop souvent, trop rapidement, par suite d'une «contamination» due à l'impact de la «Comédie humaine» de Balzac, au seul «théâtre du monde». Plaçant toute l'évolution que mon livre a pour objet de retracer sous le patronage des *Essais* de Montaigne, je prends pour fil directeur ce que cet humaniste dit de Socrate: «C'est lui qui ramena du ciel, où elle perdait son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus juste et plus laborieuse besogne, et plus utile». C'est donc un *passage* que je soulignerai avant tout, celui du rapatriement sur la terre de l'antique *philosophie moralis*. On pourrait aussi, ici, parler de la naissance, ou de la réémergence d'un regard et, en s'inspirant de Foucault, évoquer l'archéologie du regard de l'homme sur l'homme. Au cours de son histoire, l'homme n'a pas seulement *été* un loup pour l'homme, mais aussi un *theatrum*. En définissant les niveaux de sens de ce terme complexe, je serai en particulier amené à insister sur les *théâtres de mémoire*, tels qu'on les trouve chez G. Camillo ou chez R. Fludd.

Cette primauté lentement conquise d'un regard qui s'attache sur l'homme, plutôt que de continuer à se tendre vers le Ciel, cette définition de l'espace du théâtre, conduisent inévitablement à la figure du cercle. Aussi bien, j'étudierai la structure des recueils moralistes comme étant une métamorphose du cercle qui a échappé à l'attention de G. Poulet. Au fur et à mesure, en effet, que la «sagesse» est comme rapatriée vers l'homme, pour reprendre les termes de Montaigne, on assiste à l'éclatement du cercle primitif, cosmique. Je dépoussière là les analyses de M. H. Nicolson et, en m'appuyant constamment sur une documentation iconographique (Boissard, Piero di Puccio, Meister Bertram, Giovanni di Paolo, Bruegel l'Ancien...), je montre ce *breaking of the circle* dans la trame même des textes des moralistes européens.

La Seconde Partie de l'ouvrage — «Écriture moraliste et art de mémoire» — traite de la mise en oeuvre proprement littéraire. Je montre que les innombrables recueils moralistes dans l'Europe entre la Renaissance et la Révolution reposent essentiellement sur un art de la variation et de la *dispositio*. Le fond du propos révèle en effet une remarquable stabilité, et l'immense majorité de ces auteurs ne fait guère que revisiter des lieux communs limés par l'usage. Seulement, un rôle capital revient ici à la prudence, et je tente de montrer le lien organique entre *memoria* et *prudencia*. Il m'apparaît que les recueils moralistes sont des encyclopédies et même des formes modernisées des antiques arts de mémoire. Mais ce sont des encyclopédies et des *artes memoriae* existentiels. Ils font le tour du «théâtre» (cette fois tout humain). A l'intention de celui que La Fontaine appelle si bien le «nouveau venu» (qui peut fort bien être un lecteur déjà fort avancé dans l'«humain voyage»), le moraliste s'arrange très généralement pour passer en revue la totalité (entendons: ce qui lui apparaît comme tel) de l'expérience existentielle: la somme des caractères, des événements, des passions, des «âges», des «rencontres» de la vie.

Cette visite primesautière du théâtre de l'existence s'opère par saisies multiples et complémentaires, conformément d'ailleurs aux impératifs d'une esthétique toute «mondaine». Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'âge d'or de l'écriture moraliste coïncide avec le triomphe de l'écriture discontinue et du fragment. Dans mon livre, cette écriture «absolue» sera elle-même examinée par «convergence» et «enveloppement»: j'étudierai le fragment dans ses rapports avec la totalité, l'éclatement, la plasticité, la *brevitas*, l'inachèvement, la dissimulation, la force et l'énergie, l'indétermination poétique et l'ouverture, et enfin l'anatomie. Sur ce dernier point, en me fondant toujours sur l'iconographie («L'Umana fragilità» de Salvator Rosa, l'amphithéâtre anatomique de l'Université de Leyde), j'établirai le rapport entre l'écriture moraliste et ce qu'on peut bien qualifier d'authentique incision de la mémoire.

La Conclusion, enfin, étudiera la figure du Spectateur telle qu'elle parvient à sa forme idéale, chez Marivaux, à la suite d'Addison et Steele. Avec ce *terminus ad quem*, la descente de la philosophie, du ciel vers la terre et l'homme, telle que l'évoque Montaigne, semble parachevée.

Grâce aux excellentes conditions de recherche dont j'ai bénéficié au *Wissenschaftskolleg*, mon ouvrage est à peu près terminé. Mais tout comme pour mes ouvrages précédents (et d'autant que j'ai été retardé par un problème de santé), je compte appliquer le précepte d'Horace: *Nonum in annum prematur* (traduction libre: «que ton écrit ne soit publié qu'à la neuvième année»).

Au chercheur qui s'est choisi pour maîtres de sagesse — et pas seulement pour objet d'étude — les «spectateurs de la vie», le *Wissenschaftskolleg* ne peut manquer d'inspirer toute sorte de rapprochements et même de rêveries humanistes. Encore que la célèbre devise — «Fais ce que voudras» — se laisse malaisément déchiffrer, c'est l'Abbaye de Thélème. C'est l'Arcadie, encore que la vie du berger se laisse malaisément programmer. N'est-ce pas l'antique idéal du *locus amoenus* qui cherche à revivre, Wallotstrasse 19? Entre la *weisse Villa* et les bords du lac, *l'otium cum litteris*, *l'otium cum dignitate* ne demandent qu'à renaître. Dans les parcs, du *Kolleg*, de la *Villa Walther*, les ombres d'Ariste et d'Eugène, présences familières, attendent, invitent à entrer dans leurs «honnêtes» entretiens, leurs dialogues de morts plus vivants que tant de vivants. Le *gemeinsames Essen* revivifie l'art de plaire en société, le «commerce» cher à Montaigne, l'art de la conversation (et celui — suprême — de se taire). «Qu'un ami véritable est une douce chose!»: par delà La Fontaine, l'amitié à l'antique reprend tous ses droits, cependant que la «culture de l'âme», à laquelle Cicéron ne voue pas un culte moins fervent, se propose, elle aussi, comme un modèle toujours prégnant. Le disciple des *Lebensphilosophen* découvre sans peine dans cette communauté bigarrée la galerie des caractères, celle des nations, celles même de Théophraste et de La Bruyère. Parfois, c'est vrai, le *Dottore* de la *commedia dell'arte* fait une insolite apparition. Il faut aussi laisser Héraclite qui bougonne (le mardi, notamment) contre la fuite du temps, l'idée que d'aucuns se font de l'érudition, le théâtre de la vanité, à son humeur chagrine. Laissez faire aux dieux. La rumeur veut qu'ici s'élève un nouvel Abdère. Démocrite a leur faveur. Ce *piccolo teatro* s'ouvre sur le grand théâtre du monde et c'est aussi le grand livre du monde qu'il ne tient qu'au *fellow* de lire dans ces lieux.